

## LE SECRET D'UNE TOMBE

## TROISIÈME PARTIE

## LE FILS

— Mais, ma mère, répondit Paul revenu de sa stupéfaction, je n'ai plus rien à vous dire, puisque vous savez tout.

— Tout ? est-ce qu'on sait jamais tout ?

Mais quand même, rien ne s'oppose, je crois, à ce que nous parlions d'elle. Ainsi, Paul, cette jeune fille que tu aimes, dont tu m'as parlé l'autre jour, demeure à Montihéry et s'appelle Georgette ?

— Oui, ma mère.

— T'aime-t-elle sincèrement ?

— Oh ! j'en suis sûr.

— Je le crois aussi, car il est impossible qu'elle ne t'aime pas comme tu mérites d'être aimé. Elle est jolie, très jolie, m'a-t-on dit.

— Charmante, adorable !

— Brune !

— Avec de grands yeux noirs superbes.

— Honnête, sage ?

— Un ange, ma mère, un ange !

— Comme voilà bien les amoureux, tous enthousiastes.

— Ma mère, il peut y avoir de l'exaltation dans mon amour, répliqua Paul avec chaleur, mais il y a aussi du raisonnement ; je ne trouverais nulle part une femme plus parfaite, plus digne d'être aimée, adorée ; elle a tout pour elle, l'intelligence, la grâce, la beauté, la douceur angélique du regard, la beauté du sourire, la poésie dans la voix ; enfin un charme exquis qui se dégage comme un parfum de pureté de toute sa personne. C'est elle que mon cœur a choisie, et elle sera la fidèle compagne de ma vie.

Que vous dirai-je encore de Georgette, ma mère ? ajouta le jeune homme de plus en plus animé ; elle est celle que je rêvais en Italie, devant les magnifiques peintures des grands maîtres que j'étudiais. Alors, certes, je n'espérais pas la rencontrer un jour ; Georgette, ma mère, est la jeune fille idéale !

— Mon Dieu ! comme tu en es amoureux, Paul ! Mais ne la vois-tu pas un peu trop avec tes yeux d'artiste ?

— Sans doute je la vois avec mes yeux d'artiste, mais je la vois mieux encore avec les yeux de mon âme.

Léonie ne put s'empêcher de sourire.

— Quel âge a-t-elle ?

— Elle n'a certainement pas dix-huit ans ; mais elle-même ne saurait dire exactement son âge.

— C'est juste, puisque l'on ignorait si elle avait plus ou moins de deux ans lorsque les époux Reboal l'ont trouvée un matin dans leur étale à montons, où une personne demeurée inconnue l'avait abandonnée dans la nuit.

— Quoi, ma mère, vous savez cela ?

— Tu vois que je suis assez bien renseignée.

— Mais, babutia Paul, quel intérêt ?...

— Le tien, mon fils, le tien seul. Certes ton amour et même ton enthousiasme sont pleinement justifiés ; tout ce que tu viens de me dire de cette jeune fille, on me l'avait dit ; j'étais donc déjà prévenue en sa faveur. Elle n'a qu'un défaut.

— Lequel, ma mère ? fit Paul en se redressant brusquement, prêt à protester avec énergie.

— Oh ! pas à mes yeux, mais peut-être à ceux de ton père : elle n'a pas de famille, pas de nom autre que celui de Georgette et pas de fortune.

— Hé ! que m'importe cela ? s'écria le jeune homme avec un superbe rayonnement dans le regard ; Georgette est une déshéritée, c'est peut-être à cause de cela que je l'ai aimée. Ah ! sa pauvreté, mais c'est parce qu'elle est pauvre que je l'adore ! Quant à mon père, ma mère, comme vous le voyez, mon bonheur, et je le connais assez pour avoir la certitude qu'il n'y mettra pas obstacle.

— Tes paroles me font comprendre que tu ne lui as pas encore parlé de Mlle Georgette.

— C'est vrai.

— Qu'attends-tu puisque ton intention est d'épouser cette jeune fille ?

Le jeune homme ébaucha un doux sourire et répondit gravement :

— J'attends votre réconciliation avec mon père.

Elle secoua tristement la tête :

— Paul, dit-elle, ne demande pas ce que tu ne peux obtenir. Je connais aussi ton père, moi, c'est un homme de bronze, il ne cédera pas à tes prières.

— Nous prendrons patience, Georgette et moi. Je ne veux me marier que si j'ai à mes côtés mon père et ma mère.

Léonie secoua de nouveau la tête.

— C'est de l'entêtement, fit-elle ; du moment que je ne m'oppose pas à ton mariage, je n'ai pas besoin de m'être réconciliée avec ton père pour te donner mon consentement. Je ne serai pas à la mairie et à l'église, voilà tout.

Le jeune homme soupira et laissa tomber sa tête dans ses mains.

— Mon cher Paul, poursuivait Léonie de cette voix douce et caressante qui avait tant contribué à séduire le sculpteur sur bois, crois-moi, ne retarde pas ton bonheur ; tu l'as sous la main, prends-le ! Ah ! pour le bon-

heur, la vie est courte, hâte-toi donc vite d'être heureux. C'est aussi dans l'intérêt de celle que je te parle ainsi ; elle n'est pas heureuse dans cette auberge du "Fausan doré," auprès de son père adoptif, abîmé par l'abus des liqueurs fortes ; elle est moins bien traitée, m'a-t-on dit, qu'une simple servante, et ce qui est pire encore, elle a à subir l'odieux contact d'une horrible maritorne qui ne lui ménage pas les paroles grossières ; pauvre souffre-douleur, il n'est que temps de la sortir de cet abominable milieu !

Et puis, mon cher enfant, après ton mariage, — et tu vois maintenant si je le desirais, — quand ton père verra ce que j'aurai fait pour toi, peut-être le trouveras-tu mieux disposé à l'indulgence.

— C'est bien, ma mère, dit Paul, je parlerai de Georgette à mon père.

— Oai, n'est-ce pas ? Ah ! je savais bien que tu me comprendrais !

Après un silence, elle reprit :

— Je ne sais pas quelle est la fortune de ton père, mais tout ce que je possède est pour toi et à toi dès aujourd'hui, si tu veux. Oh ! sois sans inquiétude, mon ami, tu peux entrer en ménage. La mère a pensé à son fils et a mis en réserve pour lui deux cent mille francs.

— Ma chère mère, répondit Paul d'un ton assez indifférent, je vous assure que la question d'argent ne me préoccupe guère.

— Mais j'y pense pour toi.

Elle se leva, alla prendre dans une vitrine un petit coffret d'ébène qu'elle ouvrit, et elle mit sous les yeux du jeune homme un magnifique collier de perles fines.

— Je te le donnerai, dit-elle, avec d'autres bijoux que tu mettras dans la corbeille de ta fiancée.

Paul n'était pas ébloui.

— Ce collier est très beau, ma mère, dit-il, beaucoup trop beau pour Georgette, dont les goûts sont, comme les miens, très simples.

— Tout ce que tu voudras ; mais je veux que la femme de mon fils, reine par la beauté, le soit également par sa parure.

Elle s'animait, sa voix prenait des intonations vibrantes exaltées.

Elle continua :

— Il vous faudra un appartement somptueux.

— Oh ! ma mère !

— Laisse-moi dire ; tu n'es pas ambitieux, mais je le suis pour toi. C'est moi qui louerai votre appartement et le ferai meubler... Oh ! sois tranquille, je m'y connais ; tu verras comme je saurai l'orner. J'ai des étoffes rares, très riches, qui viennent de l'Inde, de la Chine et du Japon, des objets d'art sans prix pour les véritables connaisseurs ; des armes comme on n'en trouve plus, pour former une admirable panoplie.

Paul se sentait touché, mais non ébloui.

— Chère mère, répondit-il, ce que je préfère de beaucoup à tout, cela, c'est votre affection, et elle me suffit. Le luxe ne convient pas à un artiste à ses débuts. Plus tard, quand le succès a couronné son talent, il a le droit...

— Le luxe que tu désignes, l'intérompue-elle, est toujours pour quelque chose dans le succès ; il le fait arriver plus vite. Je connais le monde, moi, il ne s'inséresse qu'à ceux qui n'ont pas besoin de lui. C'est toujours sur le riche, au détriment du pauvre, que se porte son attention. Au prochain Salon, devant tes tableaux, on entendra dire : "L'auteur de ces belles toiles est un tout jeune artiste revenu d'Italie, où il a étudié son art pendant dix années, mais il est riche et n'attend pas après la vente de ses tableaux." Eh bien, ce sera une raison pour qu'on se les dispute, et on te les achètera cher, au poids de l'or. Et comme le succès appelle le succès, tu n'auras qu'à t'abandonner au courant ; tes œuvres seront recherchées, on en parlera dans les journaux, dans les salons, partout, et c'est ainsi que, bientôt, tu deviendras l'idole du public.

Le jeune homme souriait de l'enthousiasme avec lequel sa mère faisait miroiter à ses yeux ce brillant avenir.

— Mon Dieu, ma mère, dit-il, je crois qu'il vaut mieux être que paraître et que, dans les arts comme en tout, on n'arrive que par le talent ; aussi je ne veux compter pour réussir que sur mes efforts, sur un travail persévérant.

— Oui, oui, sans doute, tu travailleras ; mais je te le répète je connais le monde, et tu auras besoin de mes conseils, tu verras.

Ainsi, dans ce moment où la mère croyait n'obéir qu'aux effusions de sa tendresse, se révélait encore la femme habituée à exploiter les faiblesses humaines, familière avec tous les expédients qu'inspire une morale complaisante.

Certes, Paul était trop touché d'une affection qui se traduisait en termes si admiratifs pour avoir une pensée de blâme à l'égard de sa mère ; cependant il avait éprouvé une sorte de malaise en l'entendant exprimer des idées absolument opposées aux siennes.

La conversation, qui pouvait devenir pénible pour le jeune homme, fut interrompue par Elisabeth.

— Qu'y a-t-il ? demanda Léonie, mécontente qu'on la dérangeât.

— C'est ce monsieur, qui est déjà venu pour le bronze florentin.

— Eh bien, vends-le lui, tu en connais le prix.

— Il a, dit-il, une commande importante à vous faire.